Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 52

Artikel: Réjouissance
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197255

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

choix lui semble raisonnable. Albert est un homme qui n'est plus de la première jeunesse ; son extérieur est un peu froid ; il est instruit, d'un caractère doux, et on l'estime généralement.

Emma l'attend sans impatience, car sa ponctualité lui est connue. En effet, au moment où la pendule annonce 4 heures, des pas se font entendre et Albert paraît.

— Toujours exact, dit Emma en lui tendant la main.

— Toujours et pour toujours, répond-il en s'asseyant auprès d'elle ; et alors il lui répète ce qu'il a dit tant de fois, que sa vie ne compte pour rien hors de sa présence, que l'univers entier lui est devenu indifférent ; qu'il porte partout avec lui une telle préoccupation et tant de distractions qu'il en devient ridicule. Il ne comprend vraiment pas comment il a pu s'intéresser si longtemps à ce qui se passe dans le monde, maintenant que toutes ses pensées sont concentrées sur un point unique, sur une seule personne.

Emma le remercie et lui demande si ce sera toujours ainsi ; mais à peine lui laisse-t-il le temps de formuler cette question, tant il s'empresse de lui réitérer les assurances les plus tendres sur le bonheur qu'il se promet dans cette vie à deux.

Rassurée par tant de marques d'affection, la jolie veuve fixe enfin le moment de l'union qu'Albert sollicite avec tant d'ardeur.

* * *

D'abord tout va parfaitement, dans le nouveau ménage ; Albert qui a vécu longtemps de la vie peu confortable de garçon se félicite de l'avoir échangée contre une existence embellie par des soins et des égards, qui lui étaient inconnus jusqu'alors. Peu à peu cependant, il se lasse d'être si heureux, cela ne lui suffit plus de vivre ainsi dans du coton et il reprend chaque jour quelque chose de sa vie d'autrefois ; le billard, le cercle, le café le revoient fréquemment. Il rentre souvent fort tard, toujours *contre son gré*, bien entendu ; mais il n'a pu fausser compagnie à tel ou tel ; il l'a fait *par devoir*.

Et quand madame lui reproche avec douceur de l'abandonner, il lui répond qu'elle ne comprend rien aux nécessités de la vie ; qu'il ne peut se conduire comme un sauvage ; qu'il doit au moins parcourir les journaux, connaître toutes les opinions et ne pas se laisser oublier ; qu'enfin le billard est un exercice excellent pour la santé.

Bref, ce mari modèle, qui assurait vouloir renoncer au monde et ne vivre que pour sa chère épouse, se crée une multitude de devoirs à remplir envers chacun : il a dû rester avec celui-ci, prendre une absinthe ou un vermouth avec cet autre, le café avec un troisième ; mais pour ce qui concerne les égards dus à Emma, c'est un article purement secondaire.

Cependant il l'aime encore et paraît affligé d'avoir à faire une assez longue absence, aussi lui promet-il sa dernière soirée tout entière. Emma s'en réjouit, prépare un joli souper et s'installe près d'un bon feu en l'attendant ; mais les heures s'écoulent sans qu'Albert reparaisse ; celle du repos sonne, et la pauvre femme se retire tristement dans sa chambre.

A minuit l'ingrat arrive, donnant pour excuse que des amis l'ont retenu, qu'il n'a pas osé leur manquer de politesse, etc., et dorénavant si Emma n'éprouve pas de violents chagrins comme avec son premier mari, elle n'est pas heureuse non plus, et pense souvent avec regret qu'elle aurait vécu bien tranquille dans sa position de veuve isolée ; au moins, n'aurait-elle pas compté sur la société d'un homme qui lui échappe constamment.

(A suivre)

Réjouissance.

Voilà un terme de boucherie employé fréquemment par nos ménagères et dont fort peu de gens connaissent l'origine.

En France, une ordonnance de police, concernant la taxe de la viande de boucherie, porte :

« Défense est faite aux bouchers de mettre » dans la balance et de livrer aux acheteurs » des os décharnés, ni ce qu'on appelle vul- » gairement de la *réjouissance* ».

En attendant que le rêve de la *poule au pot* pût se réaliser, Henri IV avait voulu que le peuple pût au moins manger du bœuf, et pour cela il avait décidé, sur la proposition du prévôt des marchands, que vu le prix extraordinaire de la viande, les morceaux de qualité inférieure seraient vendus sans os.

On stipula en même temps, pour que les marchands n'eussent point à souffrir de cette mesure, que ces os seraient ajoutés, dans la vente, à tous les morceaux de qualité supérieure, c'est-à-dire à ceux qu'on appellerait aujourd'hui de première catégorie.

Ces fameux os devenaient ainsi une charge de moins pour les pauvres, et une charge de plus pour les riches ; à ce double titre, ils devaient être pour le peuple un motif de *réjouissance*. C'est de là que le nom leur est venu.

Telle est l'explication donnée par Ch. Rozan, dans ses *Petites ignorances de la conversation*.

Trop de zèle.

Un huissier, qui par son excès de zèle joue souvent le rôle de la servante à Pilate, eut un jour une singulière déception.

Buvant une chope de bière au Café du Musée, il se trouvait assez près de deux agriculteurs de Cour, sous Lausanne, pour entendre leur conversation. L'un d'eux se plaignait vivement des impôts, et surtout de l'impôt sur les chiens, qu'il trouvait exagéré.

L'autre, qui avait remarqué que l'huissier prêtait soigneusement l'oreille, dit : « L'impôt sur les chiens, il te faut faire comme moi ; j'en ai un depuis trois ou quatre ans, et jamais je n'ai payé un sou ! »

A l'ouïe de ces paroles, l'huissier vida sa chope avec délice, et se retira. Le lendemain, il se rendit à Cour, en disant à part lui : « Je vais pincer mon homme. »

Il trouva le paysan sur le seuil de sa porte, qui regardait pleuvoir.

— Bonjour, monsieur **, comment ça va ?

— Ça va, ça va, voilà.

— Dites-moi, vous avez un chien ?

— Oui.

— Pourrais-je le voir ?

— A votre service, donnez-vous la peine d'entrer.

Et le conduisant dans la plus jolie chambre de sa maison, il ouvrit une armoire, et saisit sur le tablar supérieur un gros chien de faïence qui était échu à l'un de ses enfants dans un jeu de hasard, lors d'un tir cantonal à Lausanne.

— Ah ! ce n'est pas ce que j'entendais... vous m'estiuserez, dit l'huissier en se retirant tout penaud.

On sait que depuis la tentative de Davel, les gens de Cully étaient détestés au plus haut degré par le gouvernement de Berne et ses représentants ; aussi ces derniers étaient-ils autorisés à les traiter le plus durement possible.

Deux citoyens de Lavaux se présentent à l'audience du bailli.

Le premier est introduit.

— T'où êtes-fous ? lui demande le bailli.

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! fous êtes de Coully. Eh bien ! vous serez condamné.

Lorsque le second se présente, le bailli lui sourit et s'apprête à faire l'éloge de sa cause, puis se ravisant tout à coup :

— T'où êtes-fous ? dit-il.

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! fous êtes de Coully ! Eh bien, vous serez tous les deux condamnés !

Pensées d'oiseaux.

Dans les branches sans verdure des grands tilleuls du verger, je voyais hier de ma fenêtre deux oiseaux qui, d'une façon toute intime, échangeaient leurs pensées.

L'œil pensif, la plume hérissée, ils avaient rapproché leur bec pour mieux s'entendre et je ne tardai pas à me mettre au courant de leur doux entretien :

« Que dis-tu de l'hiver, ami ? murmurait l'un ; ne soupires-tu pas comme moi après de meilleurs jours ? Les nuits sont longues et froides ; bientôt la terre durcie nous refusera toute nourriture, et qu'allons-nous devenir si les miettes de pain manquent sur le rebord des fenêtres ?

» Et sais-tu ce qui attriste mon cœur en ce jour de Noël ? c'est la pensée que mes enfants sans abri paternel grelottent et souffrent sans doute aussi. Ils sont tous par le monde qui songent peut-être à leurs tendres parents, et je sens en moi comme un sentiment d'envie envers les hommes dont le sort est si différent du nôtre. Ah ! combien je les trouve heureux ! Noël est là maintenant et ils peuvent rassembler leurs familles autour d'eux, les combler de présents, de bonnes paroles, de précieux conseils dont leurs enfants se souviendront s'ils se trouvent exposés une fois aux vents divers qui soufflent dans le vaste monde ! Ah ! quelle joie serait la mienne si je pouvais pour aujourd'hui seulement retrouver mes chers petits et gazouiller avec eux des hymnes de Noël ! »

L'autre petit oiseau, rapprochant encore son bec de celui de son compagnon, lui répondit :

— Prends garde de te tromper en enviant le sort des hommes et sois satisfait, au contraire, de ce que nous avons en partage. Notre ciel est sombre aujourd'hui, il fait froid et nous pensons à nos petits perdus ; aussi Noël pour nous sera bien triste. — Mais les beaux jours reviendront, et quand nous pourrons becqueter les pousses printannières, nous aussi nous aurons enfin une famille à aimer et à laquelle nous apprendrons ce refrain si vieux et si vrai :

Sur la terre
Il n'est guère
De beau jour
Sans amour.

Là-dessus, les deux petits oiseaux, après avoir secoué leurs ailes, s'envolèrent ensemble pendant que je me disais tout bas :

« Il y a pourtant plus de plaisir à entendre le langage de ces oiseaux que celui de certains hommes dont les discours, bien souvent, sont si peu sages et raisonnables ; aussi serait-il à souhaiter, pour que toutes les familles passent un heureux Noël, que leurs chefs aient, sans exception, des pensées et des cœurs d'oiseaux.

Mme Desbois

Noël 1898.

Un curé savoyard s'arrêtait l'autre jour dans un hôtel de notre ville, où il avait déjà dîné quelquefois. Le gamin de l'établissement le reconnaît, lui demande des nouvelles de sa santé et finit par lui dire :

— Et madame votre épouse, comment va-t-elle ?